



LETTRE

**Amicale Parachutiste de Dunkerque
et
de Flandre Maritime**



N°: 07

Date: Juin 2020

Responsable de la rédaction : CURTI Georges - Mobile : +33 675 28 74 29 - Mail : curtigeorges@gmail.com



Le mot du Président

Chers compagnons et amis des paras,

Ce premier semestre 2020 restera marqué dans nos mémoires en raison du confinement imposé pour lutter contre la pandémie mortelle du COVID 19. Fort heureusement, au moment où je rédige ces quelques lignes, aucun des nôtres n'a succombé des suites de la virulence de cet ennemi.

Malheureusement toutes nos activités ont été impactées avec les règles de distanciation imposées par la sous-préfecture et l'interdiction des regroupements à plus de 10 personnes.

En conséquence, notre challenge de tir prévu le 25 avril a dû être annulé, de plus nos amis Belges et Allemands ne pouvaient venir en raison de la fermeture des frontières. Pour les mêmes raisons, les cérémonies patriotiques Belges ont été également annulées.

Nous avons tenté de "sauver les meubles"; à l'occasion de l'anniversaire de la chute du camp retranché de Diên-Biên-Phù, nous avons publié un numéro spécial de notre "LETTRE" avec un texte, sur la vie dans les camps Viêts, rédigé par le Général Yves de SAISMAISONS, Président d'honneur de Association Nationale des Anciens Prisonniers Internés Déportés d'Indochine (ANAPI).

Vous trouverez, ci-dessous dans cette lettre, quelques photos des cérémonies réalisées en présence restreinte.

En ce qui concerne nos activités potentielles pour le deuxième semestre, et en raison de l'incertitude des mesures de précautions imposées par les autorités, nous avons décidé de réaliser un simple dépôt de gerbe sur la tombe de Pierre Léostic le 24 juin, de reporter à 2021 notre grande manifestation de la Saint Michel. Pour la commémoration du DRAKKAR le 24 octobre, la cérémonie n'aura pas lieu à Frethun pour cette année, nous réaliserons très certainement un simple dépôt de gerbe, le lieu restera à définir.

En attendant, je vous recommanderai d'être prudents, de respecter les consignes de distanciation et de port du masque. Montrons à tous qu'anciens militaires nous savons faire preuve de discipline face à un ennemi redoutable.

G. CURTI

Nouvelles dates à retenir

03 Octobre 2020 La célébration de la Saint Michel sur Bray-Dunes est reportée à 2021.

24 Octobre 2020 Cérémonie du «DRAKKAR» se résumera à un simple dépôt de gerbe.



Réflexions au soir du 7 mai 1954 : la chute du camp retranché de DBP

Ce 7 mai quelques anciens se souviendront de leurs souffrances en commémorant cette bataille à laquelle ils ont participé et ils penseront à leurs camarades qui sont restés là bas, notamment l'Adjt Guy Prigent dit « le mousse » du 6ème BPC mort au combat sur Eliane IV. Pourquoi lui ? Pourquoi pas lui ? Peut-être parce qu'ayant été, bien plus tard, sous officier dans ce régiment je connaissais son histoire. Mais tous ceux qui ont servi dans une unité parachutistes peuvent citer un ancien de leur unité pour personnaliser ce respect que l'on doit à ces combattants, y compris ceux qui n'étaient pas parachutistes car il ne faut jamais oublier tous ceux qui n'ont pas failli à l'honneur d'un soldat. Accompagnons nos anciens dans leurs pensées car ne pas oublier c'est leur rendre l'hommage qu'ils méritent.

Guy Prigent BP 2373 a fait partie des SAS parachutés en Bretagne dans la nuit du 6 au 7 juin 1944. il participera au combat en France et en Hollande. A 28 ans il est au 6°BPC et saute 2 fois sur Dien Bien Phu il trouve la mort le 10 avril 1954 au cours d'une contre attaque. Pierre Flamen son beau frère chef de section présent lui aussi à Dien Bien Phu, à quelques tranchées de là, se chargera de l'enterrer au pied d'Eliane IV. Les pilonnages de l'artillerie Vietminh vont, dans les jours qui suivent, retourner tout le terrain et son corps ne sera jamais retrouvé. L'Adjt Prigent était né à Hanoï parce que son père était officier dans l'artillerie coloniale en poste dans « la belle colonie », il est donc resté dans ce pays qui l'avait vu naître. L'Adjt Guy Prigent a été fait chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume, il était déjà titulaire de la médaille militaire, et totalisait 11 citations dont 3 palmes.

Bien des choses ont été dites sur cette bataille, notamment les poncifs devenus rengaines: Erreur d'avoir choisi une cuvette, le Gal Navarre était nul, héroïsme des combattants, génie militaire des viets, etc...Avant toute chose il est capital de se souvenir que DBP a été une bataille d'artillerie et dès le 13 mars, début de la bataille, elle était perdue pour les français. La bataille était perdue parce que leur canons étaient mieux placés que les nôtres, au détriment de la logique en vigueur dans nos écoles, et qu'ils avaient des obus en abondance, ce qui leur a permis d'écraser la garnison sous le feu et condamner la piste d'atterrissage. Cette bataille a été gagnée par l'artillerie et la logistique parce que même si les canons sont bien placés il faut avoir des obus à mettre dedans, et dans ce dernier cas l'action de la Chine a été déterminante. On a aujourd'hui la quasi certitude que sans l'aide chinoise et en dépit de nos erreurs la garnison aurait tenue, il faut se souvenir que au début du mois d'avril Giap envisageait le repli devant le refus de certaines unités de remonter à l'assaut tant elles avaient été décimées. Les prisonniers fait dans la deuxième quinzaine d'avril étaient souvent des jeunes conscrits sans expérience.

Profitons de la proximité de cette commémoration pour revenir sur certains poncifs et entre autres:

- Dien Bien Phu n'était pas une cuvette mais une plaine de 16 kms de long sur 9 de large. Les japonais avaient construit 2 pistes d'atterrissages, une au nord et une au sud. Le choix était le meilleur pour l'installation d'une base. Ce choix a été motivé en partie pour défendre le Laos avec lequel la France avait signé un accord d'assistance militaire le 22 octobre 1953 sans que le Gal Navarre en ait été informé.
- Le général Navarre était plutôt un officier de renseignement et d'EM, mais il n'était pas nul ni idiot. Il avait hérité d'une situation « pourrie » dont notre gouvernement était responsable, en sus mal entouré il n'a pas su écouter ceux qui connaissait le pays et ce type de guerre.



- Le général Giap n'était pas un génie, c'était simplement un militant communiste pur et dur, qui appliquait avec méthode la doctrine chinoise: Notamment commissaire politique derrière les vagues d'assaut, méthode du rouleau compresseur. Ces critères, à l'évidence, ne sont pas les marques du génie militaire. Giap était un militant qui, si il n'était pas un génie, était intelligent et il savait tirer parti de nos erreurs et corriger les siennes, la situation l'y obligeait. Enfin comme tout bon communiste il n'était pas comptable des vies humaines.

Malgré un évident manque de moyens, militairement nos erreurs étaient ailleurs, l'Etat-Major a sous estimé l'adversaire et surestimé nos capacités. Trop de responsables négligents ou incompetents, nous avons négligé l'organisation du terrain: abris mal conçus, itinéraires non reconnus, erreurs dans les premières réactions de la garnison, etc... Les viets n'avaient pas d'aviation, ils leur fallait trouver des solutions originales ils les ont trouvés en partie chez nous: - FOMEC qu'ils ont su élever au niveau d'un art, c'était remarquable. - Observations minutieuses et continues, emploi de la caisse à sable à tous les échelons - Utilisation des méthodes développées par Vauban (manuel d'attaque des places).

Et enfin l'atout maître qui a déterminé la victoire: logistique animée par la Chine et conseillers chinois à tous les échelons, de général à conducteurs de camions molotova ou servants d'artillerie AA.

NB: Le général Giap a écrit en 1950: «La conception militaire du camarade Mao Zedong a servi de base à nos directives. Le concours des camarades chinois à nos côtés sur le plan matériel et moral nous a été d'une grande utilité» Cela a été écrit après la déroute de la RC4. Le général Giap savait qu'il aurait encore besoin des «camarades chinois» s'il voulait avoir des chances de gagner.

Dans Le Figaro du 8 mai 1954 qui relate la chute de Dien Bien Phu on pouvait lire: « *Si quelqu'un veut savoir pourquoi nous sommes morts, Dites-leur : parce que nos pères ont menti* » (Rudyard Kipling).

Cette phrase de Rudyard Kipling est citée par Pierre Brisson dans son éditorial au sujet de la chute du camp retranché. Cette phrase avait été écrite après la mort de John Kipling, son fils, en 1915 lors de la 1ère guerre mondiale sur le front de l'Artois. Quelques mots de cet éditorial rappelle qui peut être tenu pour responsable: «...L'éloge reste au-delà des mots. Toute éloquence serait hors de mise. Ce que les sacrifiés exigent de nous ce soir c'est un examen de conscience » «Les combattants de Dien-Bien-Phu sont morts parce que nous nous sommes menti à nous-mêmes...Ils sont morts parce que nous n'avons pas su faire cette guerre, parce que nous n'avons su ni la vouloir ni la refuser, parce que nous n'avons su ni mesurer l'épreuve, ni en prévoir les conséquences, ni la situer dès l'abord sur son plan mondial. Il y a eu au cours de ces neuf années des occasions perdues pour négocier, comme il y a eu des occasions perdues pour la victoire. Elles l'ont été de la même façon. Elles l'ont été par faiblesse...». «...Cédant au chantage communiste, nous avons engagé cette guerre...les moyens nécessaires pour vaincre dépassaient nos forces et là encore, évitant de l'admettre, nous nous sommes dupés nous-mêmes...Aucune palinodie plus sinistre que les larmes versées par le P.C. sur le sang répandu par les armes que le communisme a mises dans la main de nos ennemis... » Quelques jours plus tard un jeune officier qui a pu être évacué de Dien Bien Phu et amputé d'une jambe accuse, lui aussi, le gouvernement et les généraux d'avoir menti aux combattants. Alors que restait-il ? L'honneur des armes ...certainement, et comme l'a confirmé un combattant revenu de cet enfer «**La mort n'est pas un problème, seul le déshonneur en est un**», phrase à méditer en ces temps difficiles...où l'on constate, sans grande surprise, que l'honneur des hommes politiques est sujet à caution et que la Chine nous pose encore une fois des problèmes...curieux non ?

Marc Isabelle (Extraits d'un mémoire rédigé par l'auteur: Dien Bien Phu, les raisons d'une défaite).

Opération «DYNAMO» Dunkerque

Le 27 mai 2020



Opération «DYNAMO» Dunkerque

Le 27 mai 2020



Cérémonie Indochine

Le 08 juin 2020





Pierre LEOSTIC

Le 24 juin 2020



Un plot logistique détruit, plusieurs dizaines de djihadistes neutralisés : Barkhane ne lève pas le pied au Sahel



En raison de l'épidémie de Covid-19 et de la situation sécuritaire en Irak, les missions de formation jusqu'alors assurées par la Task Force Monsabert ont été suspendues. D'où la conduite de l'opération « Alphabet » qui a permis le rapatriement de 142 militaires français et de 300 m3 de fret depuis Bagdad lors de cinq rotations assurées par un A400M « Atlas ». La conséquence est que l'activité de la Force Chammal [nom de la participation française à la coalition anti-jihadiste dirigée par les États-Unis] a depuis été considérablement réduite. Y compris pour le volet aérien puisque, au cours de la semaine écoulée, seulement 11 sorties aériennes ont été effectuées par les Rafale et l'E-3F Awacs déployés au Levant.

En revanche, et dans le même temps, au Sahel, la force Barkhane a maintenu un rythme opérationnel soutenu, en particulier contre l'État islamique au Grand Sahara [EIGS], actif dans le Liptako-Gourma, c'est à dire la région dite des « trois frontières » car situées aux confins du Mali, du Burkina Faso et du Niger.

Une opération hélicoptérée, menée le 29 mars par les commandos de Barkhane dans le Liptako malien, avait permis de détruire un campement terroriste, de mettre hors de combat plusieurs terroristes et de mettre la main sur de nombreuses ressources, dont des armes et des munitions.

Quatre jours plus tard, les hélicoptères du groupement tactique désert aérocombat [GTD-A] et les commandos de Barkhane ont remis ça, dans le cadre d'une opération d'ampleur lancée à titre préventif, contre des terroristes susceptibles d'agir sur une garnison de la Force conjointe du F5 Sahel [FC-G5S] et ayant été repérés dans la zone de Boulikessi [Gourma malien]. Ces derniers auront été « neutralisés » avant de lancer l'attaque qu'ils projetaient probablement.

En effet, après avoir conduit une succession de manœuvres de harcèlement, les commandos du GTD-A ont découvert un plot logistique sur lequel ont été mis hors de combat plusieurs terroristes. Des motos et du matériel ont été saisis. D'autres membres de groupes armés terroristes ont également été interceptés au cours de cette action.

.../...



Cela étant, l'activité aérienne aura été très intense au cours de ces derniers jours, avec pas moins de 6 frappes aériennes effectuées contre les groupes armés terroristes [GAT] présents dans la région des trois frontières, avec la « neutralisation de nombreux terroristes ».

Dans le Gourma malien, deux frappes ont été conduites, respectivement les 1er et 7 avril. Et à chaque fois, un drone MALE [Moyenne Altitude Longue Endurance] MQ-9 Reaper est intervenu.



La première frappe a été effectuée par une patrouille de Mirage 2000D, avec l'appui d'un MQ-9 Reaper. Elle a permis la neutralisation de nombreux terroristes et la destruction de plusieurs motos, affaiblissant ainsi les capacités d'action de l'EIGS dans le nord du Gourma.

La seconde a été réalisée par un Reaper, près de Gossi. Au Burkina Faso, un drone MALE a

également été impliqué dans les deux frappes effectuées lors de ces derniers jours. Dans le nord du pays, le 4 avril, un MQ-9 a en effet permis la caractérisation de groupes armés terroristes puis la réalisation de frappes aériennes permettant la neutralisation de plusieurs terroristes.

Trois jours plus tard, une nouvelle frappe a été assurée par une patrouille de Mirage 2000D, en coordination, une fois encore, avec le Reaper.

Enfin, deux autres frappes aériennes ont été conduites en coopération avec les Forces armées nigériennes [FAN]. Ainsi, le 5 avril, à la demande de ces dernières, et alors qu'une de leurs positions était attaquée à Banibangou, près de la frontière avec le Mali, Barkhane a engagé une patrouille de Mirage 2000D ainsi que deux hélicoptères d'attaque et de reconnaissance, dont un Tigre et une Gazelle. L'intervention a permis la neutralisation d'une dizaine de terroristes et la destruction d'un pickup et de quatre motos.

Le lendemain, une seconde frappe a neutralisé plusieurs membres d'un GAT repéré le long de la frontière séparant le Mali du Niger par les forces nigériennes, dans le cadre de l'opération Almahaou.

La très bonne coordination existant entre la force Barkhane et les forces armées nigériennes, qui avait notamment permis d'obtenir des résultats très significatifs durant l'opération MONCLAR, a ainsi rendu possible cette action qui s'inscrit dans la dynamique plus large de synchronisation des plans et de partage de l'information souhaitée entre la force Barkhane, la force conjointe du G5 Sahel ainsi que les armées nationales des pays du G5 Sahel.

La semaine passée, les avions de Barkhane ont effectué 90 sorties, dont 30 missions « chasse », 26 « ISR » [renseignement et surveillance] et 34 « transport/ravitaillement ».

Cependant, pendant que Barkhane, les forces armées locales et la FC-G5S accentuent leurs efforts contre l'EIGS dans la région des trois frontières, le Groupe de soutien à l'islam et aux musulmans [GSIM], lié à Al-Qaïda, a visiblement les coudées plus franches dans d'autres régions du Mali, notamment dans celle de Gao.

En effet, le 6 avril, les Forces armées maliennes [FAMA] y ont été une nouvelle fois attaquées par des djihadistes, lesquels ont lancé l'assaut contre le camp militaire de Bamba. L'état-major malien a fait état de 25 soldats tués et de 6 blessés. Côté ennemi, 8 corps ont été certifiés, a-t-il assuré. Trois semaines plus tôt, une attaque similaire et aussi meurtrière, lancée contre la base de Tarkint, avait été revendiquée par le GSIM.

Laurent Lagneau (extraits)



LE RENSEIGNEMENT MILITAIRE DE 1950 à 1990

Voilà, la menace contre laquelle bon nombre de camarades en service de 50 à 90 s'entraînaient en apprenant le combat retardateur face aux « hordes » blindées qui auraient pu déferler sur les grandes plaines d'Allemagne. Ce n'étaient pas l'Afrique, le Liban, le Kosovo, l'Afghanistan... Ils étaient face au « désert des Tartares » jeunes volontaires rêvant d'une gloire qui ne viendra jamais.(N.D.L.R).

L'information se recueille, mais le renseignement se recherche. Au cours de sa carrière, le général français Patrick Manificat sert dans différentes formations parachutistes, enseigne à l'École supérieure de guerre, dirige le Bureau «Renseignement» de l'Armée de terre.

Pendant trois ans, il a fait partie de la Mission franco-anglo-américaine de liaison près le haut commandement soviétique en Allemagne, créée en 1945 et dissoute en 1990.

À ce titre, il ne participe pas seulement à des mondanités et à des séances officielles, mais il effectue surtout en uniforme de nombreuses opérations de recherche de renseignement sur le territoire de l'Allemagne de l'Est. Pendant la guerre froide, il s'agit de détecter les indices d'une offensive des forces du Pacte de Varsovie contre l'Europe occidentale, de tenir à jour les ordres de bataille du Groupe des forces soviétiques en Allemagne et de l'Armée populaire nationale est-allemande, de repérer les nouveaux matériels. Il publie chez Lavauzelle un livre sur cette Mission avant que son travail et son apport à la non-guerre entre l'Est et l'Ouest ne soit oubliés.

De nombreux incidents émaillent la vie quotidienne de ces missionnaires, porteurs d'un laissez-passer soviétique (un Propousk) qui leur donne droit de circuler en République démocratique allemande, sauf dans les zones militaires interdites permanentes ou temporaires.

Au risque de leur vie, ces explorateurs d'un genre particulier, qui bénéficient d'une sorte d'immunité, ne voient jamais les pancartes qui marquent les limites de ces zones. Les VOPOS et la Stasi les pistent, des chauffeurs de véhicules militaires soviétiques ou est-allemands, sur ordre, vont jusqu'à emboutir leurs puissants véhicules dont les plaques indiquent l'officialité des occupants (deux missionnaires au moins trouvent la mort), des sentinelles leur tirent dessus. A de multiples reprises ils sont amenés à une Kommendatura soviétique...

Ces risques n'empêchent pas une patrouille américaine de pénétrer une nuit dans le dernier-né des chars de combat soviétiques, pendant que la garnison fête la nouvelle année et que les sentinelles ont bu, ce qui suppose une préparation minutieuse: recueillir les empreintes du dispositif de fermeture de la tourelle et du poste de pilotage, confectionner les clés correspondantes, faire des reconnaissances et les indispensables répétitions. Une patrouille britannique parvient à s'enterrer, avec son véhicule, dans le périmètre d'un terrain de manœuvres soviétique sur lequel évoluent des lance-missiles particulièrement intéressants. En 1968, à la fin de l'invasion de la Tchécoslovaquie, une patrouille française observe un convoi de 210 véhicules porte-chars. C'est un scoop! Jusqu'alors les Occidentaux ne savaient pas les Soviétiques capables de transporter d'un seul coup une division blindée.

.../...



Le Groupe des forces soviétiques en Allemagne

En 1945, le Groupe des forces soviétiques en Allemagne comprend deux armées blindées sur l'axe Dresde – Magdeburg, braquées sur Hamburg, une armée mécanisée en flanc-garde le long de la Baltique, une armée mécanisée en flanc-garde Sud, en liaison avec le Front d'Ukraine, une armée de réserve sur la rive droite de l'Oder, une armée aérienne tactique avec ses divisions de reconnaissance, de transport, de bombardement et de chasse, la 18e Armée mécanisée, peu active, maintenue à toutes fins utiles. Après 1945, le Groupe, «fer de lance» des forces du Pacte de Varsovie regarde vers les ports de l'Atlantique, prêt à devancer un débarquement américain. Il reçoit des renforts en hommes et bénéficie d'une modernisation de ses matériels.

Au début des années 1960, on clôture entièrement les aérodromes militaires en Allemagne de l'Est, des alvéoles pare-éclats sont construites pour protéger appareils, missiles et radars. Des hangars individuels semi-enterrés protègent les avions de combat. Les Soviétiques ont tiré les enseignements de la guerre des Six Jours pendant laquelle l'aviation israélienne a détruit la totalité de la flotte aérienne égyptienne. Dans les années 1980, les T-64 remplacent les vieux chars T-55. Le commandement du Pacte envisage alors la possibilité d'une guerre limitée en Europe par des moyens classiques sans recours aux armes nucléaires.

Les années 1980 correspondent à un renforcement considérable des moyens classiques des forces soviétiques dans la zonesatellite avancée. Que sont alors les armées soviétiques présentes en Allemagne de l'Est? Quelle menace représentent-elles pour l'Occident? C'est le plus gros contingent soviétique hors des frontières de l'URSS avec plus de 400000 hommes (650000 dans les années 1950, 525000 dans les années 1970). Depuis 1945, elles se trouvent déployées dans un dispositif soigneusement étudié qui doit leur permettre de déclencher à tout moment une offensive généralisée contre l'Europe occidentale.

Les unités de combat tiennent garnison à proximité immédiate de leurs zones de déploiement de guerre, qui communiquent entre elles par des lignes téléphoniques protégées, impossibles à intercepter. Un immense réseau de pistes tactiques, c'est-à-dire des routes militaires, pour la plupart réservées aux blindés, les relie les unes aux autres. Des gares et des voies ferrées militaires complètent ce dispositif défendu par de très nombreuses batteries de missiles antiaériens. Les aérodromes couvrent tout le territoire, qu'il s'agisse de bases d'avions ou d'hélicoptères, de terrains de secours, voire de portions d'autoroute aménagées. A la différence des armées occidentales où l'organisation, le fonctionnement sont le reflet des besoins du temps de paix, l'URSS garde sur pied des forces dont l'organisation «Paix» est déjà l'organisation «Guerre». Le Groupe des forces soviétiques en Allemagne est l'avant-garde de la force offensive du Pacte.

Le travail quotidien des patrouilles

De la présence d'un véhicule-radio relais, d'un câble de campagne ou d'un jalonneur à un carrefour, les membres de la Mission de liaison près le haut commandement soviétique en Allemagne, en uniforme dans leur Mercedes, peuvent déduire l'imminence d'un déploiement ou d'un exercice, ainsi que le niveau du poste de commandement des unités déployées. Un unique camion sur un mamelon est parfois plus bavard qu'un long convoi.

.../...



Les transmetteurs soviétiques font leurs réglages radio en clair, puis ils passent en Régime B (conversations codées). Ces réglages permettent de localiser les troupes. Mais il y a un mystère: au beau milieu d'un exercice, un silence radio de 2-3 heures. Lorsque le trafic radio reprend, les troupes ont progressé de plusieurs kilomètres en direction de l'Ouest. Elles reçoivent donc des ordres par d'autres moyens. Les Soviétiques disposent d'un réseau de câbles souterrains. Des membres de la Mission ont remarqué dans le terrain de petites cabanes bien cadenassées érigées environ tous les dix kilomètres. Ils en explorent une, car les soldats qui y travaillaient sont partis, oubliant de la fermer à clé...

Certains Allemands de l'Est, malgré la sainte crainte qu'inspirent la Stasi, la Volkspolizei (Vopos) et l'appareil de répression de l'État totalitaire communiste prennent contact avec les patrouilles occidentales, ne les dénoncent pas, les cachent parfois et les aident lorsqu'elles sont en difficultés. Ces dissidents racontent aussi à ces militaires occidentaux des histoires drôles qui montrent leur répulsion face aux Soviétiques et au régime. Le commandant Jeannequin paie un commerçant de Dresde avec un billet de la RDA représentant la Porte de Brandeburg. Celui-ci lui dit que le billet est faux. Le Français le regarde interloqué... «Oui, il manque le Mur!»

Perception de la menace en Occident

Les forces du Pacte de Varsovie, en fait surtout les troupes soviétiques, inspirent aux Occidentaux de la méfiance, une grande crainte et une fascination, car elles personnalisait la menace. Le mystère qu'elles représentent pour des esprits cartésiens les rend encore plus redoutables. «La puissance militaire soviétique était devenue ou perçue comme la première au monde, au moins pour ses effectifs et le nombre de ses armements.»

Après la fin de la guerre froide, on découvre en France, dans un centre d'exploitation du renseignement, des paquets de photos non ouverts, des instantanées du Groupe des forces soviétiques en Allemagne prises à grands risques par des patrouilles de la Mission française de liaison... Bien que la mentalité des chefs militaires français ne soit pas uniforme, nombre d'entre eux, pendant la guerre froide, considéraient le renseignement comme une affaire de spécialistes. Seule la synthèse comptait pour eux, non la «cuisine» qui se faisait à l'échelon subalterne, de capitaine à lieutenant-colonel, qui livraient un produit fini à leurs chefs sans que ceux-ci n'éprouvent le besoin de savoir comment ces renseignements avaient été obtenus. Ils ne s'en préoccupaient qu'en cas d'accident. Ils ne communiquaient pas au SR leurs besoins en renseignements, n'émettaient pas d'ordre pour le renseignement. Aux États-Unis et en Grande-Bretagne, il y avait chez les chefs militaires une véritable culture du renseignement.

Dans les années 1980, des observateurs sur le terrain, entre autres les officiers et sous-officiers de la Mission franco-anglo-américaine de liaison près le haut commandement soviétique en Allemagne, en arrivent à la conclusion que l'offensive décisive voulue par le commandement du Pacte de Varsovie n'aura sans doute pas lieu, parce que la surprise est impossible, la course aux armements trop coûteuse et la victoire incertaine. «L'attaque-surprise, principale crainte des états-majors alliés, ne s'est jamais produite et la fin de la guerre froide a donné lieu à une multitude de conclusions sur le triomphe du libéralisme (...). De là à nier la menace qui avait pesé si longtemps sur le monde libre, il n'y avait qu'un pas, vite franchi par certains. Le Kriegspiel était stérile, la surprise stratégique impossible et tous les scénarios prévus.» Il n'en reste pas moins que la Mission franco-anglo-américaine de liaison près le haut commandement soviétique en Allemagne a bien mérité de la patrie, elle a contribué dans une remarquable mesure à éviter un affrontement Est-Ouest.

Qui le sait ou veut le savoir en Occident? Pourtant ces gens du renseignement n'étaient pas de vils espions vénaux!

H.W.



CODE D'HONNEUR DU SOLDAT



1. Soldat français, je m'engage à servir mon pays.
2. En toutes circonstances, je me conduis avec honneur, courage et dignité.
3. Toujours disponible et discipliné, je suis exemplaire dans mon comportement comme dans ma tenue.
4. Respectueux des lois et des règlements, je m'exprime avec la réserve qu'exige mon état militaire.
5. Loyal à mes chefs et dévoué à mes subordonnés, j'obéis avec confiance et je commande avec exigence et bienveillance.
6. Membre d'une communauté soudée par l'esprit de corps, je respecte tous mes frères d'armes.
7. Prêt à l'engagement, je m'entraîne sans relâche et recherche l'excellence.
8. Au combat, je n'abandonne ni mon arme, ni mes camarades morts ou blessés. Maître de ma force, j'agis avec humanité et respecte mon ennemi.
9. La mission est sacrée, je l'accomplis jusqu'au bout avec détermination et esprit d'initiative.
10. Le succès des armes de la France guide mon action.

Le nouveau code du soldat de l'armée de Terre ne parle plus d'accomplir une mission « Jusqu'au péril de sa vie »



En 1999, alors qu'elle était encore sur la voie de professionnalisation, l'armée de Terre élaborait un « code du soldat », inspiré de celui alors en vigueur au sein de la Légion Étrangère.

Ce code d'honneur du soldat français comptait alors 11 commandements illustrant les qualités, attitudes et vertus essentielles dont devaient faire preuve les engagés, tant en opération que dans leur vie quotidienne.

« *La mission est sacrée, tu l'exécutes jusqu'au bout et, s'il le faut, en opérations, au péril de ta vie* », indique le code d'honneur du Légionnaire.

Ce point fut naturellement repris par le code d'honneur de l'armée de Terre élaboré en 1999. Le soldat « *accomplit sa mission avec la volonté de gagner et de vaincre et si nécessaire au péril de sa vie* », indiquait en effet le commandement.

Accomplir une mission jusqu'au « *péril de sa vie* » si nécessaire renvoie à l'esprit de sacrifice, valeur militaire par excellence.

« *Nous devons être prêts à mourir si la liberté de la Cité l'exige. On ne peut pas exclure aujourd'hui l'esprit de sacrifice dans la formation que nous dispensons. Une armée qui renoncerait à cet esprit de sacrifice deviendrait une simple police internationale. Nous ne pouvons pas passer sous silence ce qui fait la véritable spécificité et la véritable noblesse du métier militaire. Une armée qui y renoncerait ne serait plus une armée* », fit ainsi valoir le général Jean-Louis Georgelin, quand il était chef d'état-major des armées [CEMA].



LETTRE



L'un de ses successeurs, le général Pierre de Villiers, insistera aussi sur cette notion, dans ses « *Pensées du terrain* », qu'il publiait régulièrement avant sa démission. « *Servir pour le succès des armes de la France nous expose. Tous nous avons librement accepté cette exposition au danger et l'éventualité de payer un prix élevé. Il y a de la grandeur dans le service de son pays parce qu'il y a, derrière, l'acceptation du sacrifice* », avait-il estimé dans l'une d'elles.

Ce qui fait que l'article 1 du statut général militaire actuellement en vigueur dit : « *L'état militaire exige en toute circonstance esprit de sacrifice, pouvant aller jusqu'au sacrifice suprême, discipline, disponibilité, loyalisme et neutralité. Les devoirs qu'il comporte et les sujétions qu'il implique méritent le respect des citoyens et la considération de la Nation.* »

Cela étant, le nouveau code d'honneur du soldat que l'armée de Terre vient de publier (cf ci-dessous) ne parle plus explicitement d'accomplir la mission « *jusqu'au péril de sa vie* », comme le stipulait l'article 2 du précédent.

En effet, si le 9ème commandement de ce code revisité du soldat considère toujours que la « *mission est sacrée* », il est question désormais de l'accomplir « *jusqu'au bout avec détermination et esprit d'initiative* ». Toute la question est de savoir ce que l'on entend par « *jusqu'au bout* »...

Par ailleurs, la formule « *au service de la France, le soldat lui est entièrement dévoué, en tout temps et en tout lieu* » a été remplacée par « *Soldat français, je m'engage à servir mon pays* ».

L'armée de Terre explique que la mise à jour de son code d'honneur du soldat prend en compte trois tendances, dont l'évolution du statut général des militaires [« *renové* » en 2005, ndlr], le durcissement des engagements en opérations et l'amélioration des conditions de vie sociale du soldat professionnel.

« *Les formulations sont plus courtes, directes et plus facilement mémorisables. Contrairement à l'ancienne version, le code d'honneur du soldat français est exprimé à la première personne du singulier, afin que le 'je' solennellement prononcé engage moralement le soldat qui le proclame. Aussi, il décrit avec davantage de force et de précision les devoirs du soldat en opération, notamment au combat* », ajoute encore l'armée de Terre.

Rédigé par L.L



MORT DU LTC PIERRE JEANPIERRE



29 mai 1958, deux compagnies hélicoptées opèrent dans le djebel Mermera

- L'opération Taureau III se déroule dans la région de l'oued Bou-Amhdad depuis le 28 mai 1958.
- Le 29 mai, l'O.R. du 1er R.E.P. avance à son chef de corps, le lieutenant-colonel Pierre Jeanpierre, que du Fell loge au Mermera. A 20 kilomètres de Guelma, ce djebel de quelques centaines de mètres de hauteur, a de la broussaille à revendre et des amas rocheux pour couronner l'ouvrage. Le 1er R.E.P. affronte les falaises du djebel Mermera de nuit et pour la première fois. La 2e compagnie du capitaine Ysquierdo ouvre la marche et conduit tout le monde à bon port. Un premier groupe de rebelles est détruit dans la matinée par la section de Bonelli de la C.A. ; le lieutenant Bonelli est blessé d'une balle à l'épaule. Un deuxième groupe de fellagha, très sûrs d'eux, est accroché dans l'après-midi par la compagnie Ysquierdo dès sa mise en place sur la ligne de crêtes : le légionnaire Lucien Fauze est tué. Rejoint par la compagnie d'appui du capitaine Glasser, le capitaine Ysquierdo demande un appui d'artillerie ; les salves de 105 s'abattent au ras des moustaches des légionnaires. Le chef de bataillon Morin commande sur le terrain l'E.M.T. du 1er R.E.P. L'hélicoptère P.C., qui survole le lieu de l'accrochage, vient à plusieurs reprises et, selon son habitude au plus près des unités pour essayer de repérer l'ennemi dans le fouillis qu'il survole ; à 100 mètres de la 2e compagnie de combat, le lieutenant-colonel Jeanpierre voit enfin quelques fumées, il transmet sa position et se dirige droit sur elle ; au même moment, une rafale d'armes automatiques retentit ; l'Alouette est abattue à 15 heures ; sans prendre de précautions, les légionnaires des lieutenants Simonot et Gillet, chefs des sections les plus proches de l'appareil, chargent, immédiatement, à toute vitesse ; le légionnaire Roger Gaggio, radio du chef de bataillon Jacques Morin, est un des premiers à atteindre l'hélicoptère ; le lieutenant-colonel Pierre Jeanpierre, patron du 1er R.E.P., est tué ; il entend de la bouche du chef de bataillon Jacques Morin le triste message "Soleil est mort". Mais, sur le djebel maudit, les combats continuent, violents, acharnés, impitoyables ; ils n'ont plus le même caractère ; il s'agit de vengeance. Blême de colère, à la pointe de la 2e compagnie, le lieutenant Simonot fonce avec ses hommes, il s'écroule, grièvement blessé ; le lieutenant Gillet le remplace avec sa section ; le capitaine Glasser arrive avec sa compagnie ; les fellagha, grisés par leur succès, attaquent ; l'artillerie et la chasse se mettent de la partie ; les légionnaires vont à la curée jusqu'à la nuit tombante ; il n'y aura pas un seul prisonnier ce soir-là : 58 tués, une mitrailleuse, un F.M. et 43 armes individuelles.
- Dans cet accrochage sévère sur le djebel Mermera, à 20 km au sud de Guelma, le lieutenant-colonel Pierre-Paul Jeanpierre, patron du 1er R.E.P., figure de légende de la Légion, l'un des plus prestigieux léopards, est tué ; le 1er R.E.P. est frappé de stupeur.

.../...



- Le mécanicien de l'Alouette, le maréchal-des-logis chef Guy Kolsch, est mortellement blessé ; le pilote de l'Alouette, le maréchal-des-logis chef Jack Descamps, grièvement blessé, ne survivra pas à ses blessures. Il décédera le 16 juillet.

Alger est en deuil.

La population algéroise pleure le décès du lieutenant-colonel Pierre Jeanpierre, chef de corps d'un des cinq régiments parachutistes, vainqueurs de la Bataille d'Alger, sous le commandement du général Jacques Massu, patron de la 10e D.P. : le 1er R.E.P. avec le 1er R.C.P. du lieutenant-colonel Georges Mayer, le 2e R.P.C. du lieutenant-colonel Albert Fossey-François, le 3e R.P.C. du lieutenant-colonel Marcel Bigeard, et le 6e R.P.C. du lieutenant-colonel Jacques Romain-Desfossés.

Guelma est en deuil.

La population de Guelma pleure le décès du lieutenant-colonel Pierre Jeanpierre, chef de corps d'un des cinq régiments parachutistes, vainqueurs de la Bataille des Frontières, sous le commandement du général Paul Vanuxem, patron de la Zone Est Constantinois et du Groupement de Bône, le 1er R.E.P. avec le 3e R.P.C. du lieutenant-colonel Marcel Bigeard puis du lieutenant-colonel Roger Trinquier, le 8e R.P.C. du lieutenant-colonel Louis Fourcade, le 9e R.C.P. du lieutenant-colonel Pierre Buchoud, et le 14e R.C.P. du lieutenant-colonel Paul Ollion.

Deux autres régiments parachutistes ont appuyé les cinq régiments dans certains combats, notamment pendant la Bataille de Souk-Ahras en avril 1958 : le 2e R.E.P. du chef de bataillon Georges Masselot, chef de corps p.i., puis du lieutenant-colonel Jacques Lefort et le 18e R.C.P. du lieutenant-colonel Emmanuel Merlin d'Estreux de Beaugrenier puis du lieutenant-colonel Jean-Marie de Sarrazin.

31 mai 1958

A Guelma, toute la population assiste aux obsèques du lieutenant-colonel Pierre Jeanpierre, "héros au cœur pur, honneur de l'armée, exemple garant de son avenir, entré de plain-pied dans la légende glorieuse de la Légion Etrangère et des troupes aéroportées" : les femmes portent des fleurs ; des hommes pleurent ; personne ne prête attention aux généraux et aux autorités civiles. Un suprême hommage est rendu au lieutenant-colonel Pierre-Paul Jeanpierre, en présence du général Raoul Salan, devant tous les chefs de corps de la Légion et des chefs des unités parachutistes ; devant le cercueil du chef de corps du 1er R.E.P., qui reçoit à titre posthume la plaque de Grand-Officier de la Légion d'Honneur et la Croix de la Valeur Militaire avec palme, **le général Jacques Massu, patron de la 10e D.P., promet : "mon colonel, nous vous le jurons, nous mourrons plutôt que d'abandonner l'Algérie française"**.

Les légionnaires du 1er R.E.P. écoutent ce serment : parmi eux le lieutenant Roger Degueudre et le sergent Albert Dovecar. La foule admire le 1er R.E.P. qui avance, au son de la Marche consulaire, drapeau en tête ; dans leurs tenues camouflées, déteintes par le soleil, la sueur et la pluie, les légionnaires défilent, raidis et graves ; ils portent tête haute ; leurs visages sont tendus ; des rangées de médailles brillent sur leurs poitrines ; chacun se surpasse en l'honneur de son colonel.

Jamais le Régiment n'a été aussi beau, aussi puissant, aussi majestueux.

.../...

Pendant les quatre mois de combats sur la frontière tunisienne, le 1er R.E.P. a engagé 900 hommes pendant 132 jours ; les pertes s'élèvent à 110 légionnaires parachutistes tués et 289 blessés ; mais l'A.L.N. laisse devant le 1er R.E.P. 1 275 H.L.L. mis hors de combat (1 193 rebelles tués, 82 prisonniers) et un amoncellement d'armes (92 mitrailleuses et F.M., 209 P.M. et 657 fusils) ; le général Paul Vanuxem décerne au 1er R.E.P. le titre de **'premier régiment d'assaut de l'armée française'**.

6 juin 1958

En se rendant à Maison-Blanche pour s'envoler vers Oran, le président du conseil, Charles De Gaulle, fait arrêter sa voiture devant le cimetière municipal d'El-Alia, et, accompagné du général Raoul Salan, va se recueillir longuement devant la tombe provisoire du colonel Pierre Jeanpierre, à laquelle un détachement des légionnaires du 1er R.E.P. rend les honneurs.





SOUVENIRS D'ANCIENS



8^{ème} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine, Quartier FAYOLLE, 81100 CASTRES,

Il y a quelques semaines, je n'ose pas dire quelques mois, notre président, Georges, demandait à ses adhérents s'ils avaient à relater des faits, des expériences, des anecdotes, des événements vécus pendant notre présence sous les drapeaux pour illustrer le journal de notre « AMICALE ». Je pense pouvoir réunir tout cela.

Peu importe que nous ayons été des engagés, des appelés, que nous ayons servi en métropole, outre-mer, sur des Théâtres d'Opérations Extérieures. Bref, quelques soient nos missions.

Voilà donc une petite partie d'une petite carrière militaire qui je l'espère vous intéressera.

Je n'étais à l'époque pas loin de ce qu'on appelait les « Engagés gamelle ». En effet : marre du chômage, des petits boulots, des frictions continues avec le paternel.

Mon grand-père maternel, qui avait été gendarme jusqu'en 1946, m'avait parlé de sa carrière, de ses nombreux voyages émaillés d'anecdotes, me montrant des photos, exhibant ses décorations dont sa Médaille Militaire.

Un jeune, tel que moi, idéaliste, aventureux, un rêveur comme le sont la majorité des personnes nées sous le signe du cancer, qui dans leurs jeunes années ont lu « Cinq semaines en ballons », « Les secrets de la Mer Rouge », « Le dernier des Mohicans », « Voyage au centre de la terre », toute une littérature basée sur des romans où les personnages sont des aventuriers, des explorateurs, comme René CAILLET, des missionnaires, comme le père Charles de FOUCAULT.

Mais voilà, deux passages consécutifs « Aux trois jours » à CAMBRAI sont sanctionnés par la mention, « Exempté ». À cette occasion, j'ai connu des « Aptes » qui m'enviaient. J'ai laissé passer du temps, puis, opiniâtre, je suis retourné à CAMBRAI, cette fois pour être reconnu « Apte ».

J'ai demandé à servir dans la Gendarmerie, (comme mon grand-père). Pas d'objections de la part des gradés, sauf que c'est sur concours, et selon eux, c'est plus facile quand on a effectué un début de carrière chez les parachutistes, à la Légion étrangère, les troupes de marine ou les chasseurs alpins...

La décision est à prendre en peu de temps... Je leur dis que je suis OK pour les parachutistes sans en rien connaître.

Un temps plus tard, je suis convoqué à la caserne PAGÉZY pour la signature d'un contrat EVDR (Engagé Volontaire Du Rang). Pour moi, c'est évident, ce sera le 3^{ème} RPIMA à CARCASSONNE. Ben oui ! Comprenez-moi, BIGEARD, Dien Bien Phu, quoi !

Douche froide, plus de place avant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. C'est pourtant pas compliqué, (dans ma petite tête, je signe un contrat, donc je vais où je veux). Que nenni. Le gradé m'explique que le « 3 » est un magnifique régiment, mais que le « 8 » à CASTRES, n'a rien à lui envier. D'ailleurs, le « 8 » était aussi à DBP.

« Alors, jeune homme, va pour le « 8 » ? Me demande le gradé.

OK ! Va pour le « 8 » ». Je signe mon contrat sans amertume, après tout, « 3 » ou « 8 », quelle importance.

Sacré voyage pour un rural que de prendre le train pour une destination lointaine.

Arrivée à CASTRES le 02 novembre 81, depuis le changement à TOULOUSE, il n'y a plus que des militaires dans les wagons voyageurs. C'est un petit matin blafard, il y a du brouillard, des militaires au béret rouge, sur le quai rameutent les nouvelles recrues mal réveillées après une nuit difficile passée dans des compartiments au confort spartiate.



LETTRE



Nous sommes « invités » à monter dans les camions militaires dépêchés pour nous emmener avec nos bagages vers notre nouvelle vie. Nous ne voyons toutefois rien pendant les quelques minutes que dure la traversée de CASTRES, parce que les camions sont bâchés. Il me souvient que notre arrivée c'est passée sans encombre.

Direction « L'ordinaire », mot militaire pour désigner le réfectoire, pour un rapide petit déjeuner.

Direction la « 11 » (la 11^e compagnie d'instruction), commandée par un capitaine. Celui-ci s'appelait E I, qui fût plus tard, CEMA. Nous allions former une section, rassemblée sous la responsabilité de l'adjudant B, qui nous accueillit avec ses gradés qui nous mettent en rangs. Les mots d'accueil furent brefs mais bien sentis. Garde-à-vous, repos. « Bon ! Les loubards, ici, c'est pas le Club Mèd' ». « Ici, on n'est pas chez mémé, quand vous aurez soif, pas à boire. Quand vous aurez faim, rien à bouffer. Quand vous serez fatigués, pas dodo. Je vous promets de la sueur, des larmes et du sang ». Et, « J'ai beau écarquillé les yeux quand je vous passe en revue, parmi vous je ne vois aucun futur para ». Il se retourne vers ses gradés qui s'esclaffent avec lui. Il est vrai que quand nous nous regardons, nous n'avons rien de commun avec nos gradés qui sont habillés en treillis impeccables, rasés de frais, rangers rutilantes. Et ce béret rouge, couleur amarante qui ceint leur chef, que déjà nous rêvons de coiffer. Rompez les rangs, direction la compagnie. Dans une grande salle, nous sommes dépouillés de nos effets civils, à l'exception de nos sous vêtements. Remise de survêtements militaires avec les baskets taille basse. Direction le coiffeur où tout y passe : cheveux, barbes et moustaches. « Pas de ça chez nous », même un imberbe doit se raser tous les matins, pas de passe-droit. Rassemblement, mise à disposition des gradés pour répartition dans les piaules et comme par hasard ce sera au troisième et dernier étage. Retour au rez-de-chaussée pour percevoir les couchages : une paire de draps blancs, un traversin, une couverture et un couvre-pieds. Retour au troisième étage pour apprendre à faire nos lits « au carré ». Retour au rez-de-chaussée, cette fois chez le fourrier. Cela prend des heures à recevoir nos impédimentas, à essayer les treillis, les rangers, et puis montes mettre sur ton lit ce que tu as perçu, et redescends chercher d'autres choses, puis remontes encore, redescends encore, remontes... Il y en a qui rigolent, d'autres qui râlent (comme moi). L'ambiance reste joyeuse et débonnaire.

Rassemblement, mise en rang, tête haute, les yeux regardant l'horizon, torse bombé, bras le long du corps, mains tendues. Les gradés passent parmi nous pour rectifier la position. Quand nous sommes à peu-près regardables, l'adjudant s'adresse à nous car la section qu'il a la responsabilité de former, (plutôt d'éduquer, de conditionner) devra s'articuler par binôme, c'est ainsi que je ferai équipe avec un Seine-et Marnais, B Q, (qui récemment m'a retrouvé sur Messenger). Nous remontons au troisième étage pour ranger réglementairement tout ce que nous avons perçu auparavant. B, mon binôme prend le lit du bas, moi, celui du dessus et partagerons la même armoire que les gradés nous apprennent comment ranger en insistant sur le fait qu'il y aura des revues intempestives. Ah ! Les revues, « chaque chose a sa place, une place pour chaque chose ».

Les revues, parlons-en, pas une semaine sans qu'il y en ait ne serait-ce qu'une, quelle soit de casernement, de paquetage ou autre...

18 heures, fin du service, direction « L'ordinaire », en rang et au pas. (Quel bololo ! Ça y en a veut dire, quel bordel).

22 heures, extinction des feux et dodo, pas pour longtemps, notre chef de chambrée, le caporal H, rentre d'on ne sait où (d'un bistrot), donne un solide coup de pied dans la porte, rote bruyamment, suivit d'un tonitruant : « Vos gueules là-d'ans, d'main, réveil 6 heures ». (Tient, c'est un Ch'ti, comme mi), il se couche et se met aussitôt à scier du bois.

06 heures, à la seconde près, le caporal de semaine allume la lumière et gueule un « debout là-dedans, je repasse dans cinq minutes, s'il y en a qui sont encore au pieu, tant pis pour eux », dis soit disant avec un bel accent méridional que je n'ai pas l'habitude d'entendre. C'est maintenant que la vie du militaire qui n'est pas en campagne commence. Rassemblement de la section, direction l'ordinaire en rang et au pas (re-bololo !), nous ne passons pas inaperçu, en effet, les regards goguenards ne manquent pas à notre passage. Après le petit déjeuner, chocolat, café, pain, confiture, nous sommes « invités » à nous rassembler à l'extérieur, les ordres sont hurlés, (nos conduits auditifs commencent à souffrir). Retour à la 11 pour la distribution des corvées, mais avant, séance de rasage pour tout le monde.



LETTRE



08 heures, rassemblement pour le rapport du matin. « Garde-à-vous, repos, garde-à-vous ». « Effectif théorique (autant), sur les rangs (autant), complet, à vos ordres mon adjudant. »

S'ensuit quelque blabla. Puis l'adjudant : « Derrière moi, en petites foulées », et c'est parti pour plusieurs kilomètres de décrassage. Quelle misère pour un non sportif comme moi qui fumait au moins un paquet de Gauloises sans filtre par jour. J'ai joué les serre-fils pendant des semaines en crachant mes poumons. Retour à la « 11 » pour la douche sous la surveillance d'un ou deux gradés qui insistent sur notre hygiène corporelle en nous demandant de ne pas oublier « les petits coins : le fromage sur la b... et les clochettes au c... ». Nos gradés, des poètes, je vous dis...

Sans cadence, nous sommes promenés dans l'enceinte du quartier FAYOLLE, du nom d'un fameux général qui s'illustra en France et en Italie pendant la première guerre mondiale, qui pour finir sera élevé à la dignité de Maréchal de France en 1921. Nous sommes briffés devant chaque bâtiment, ici c'est telle compagnie, là c'est l'armurerie, là-bas c'est le cinéma, derrière vous c'est la salle de sport, à votre gauche vous voici devant le foyer du soldat, à votre droite vous avez la laverie et là-bas de l'autre côté de la route c'est le pool auto et le terrain de sport et voyez ceci et voyez cela... Mine de rien, c'est rudement grand, (bientôt, il me faudra une carte et une boussole) et le mur d'enceinte qui fait le tour, je l'estime par endroit à pas moins de cinq mètres de haut (il paraîtrait que des punis réussissent à « faire le mur », ben oui, des commandos quand même). Nous repassons devant la « 11 », nous traversons la place d'armes où ont lieu les rapports hebdomadaires du lundi matin. Il y a le mâât des couleurs avec notre drapeau national à son sommet. Sur les côtés il y a des fanions de couleurs différentes, l'un d'entre nous demande à quoi cela correspond et il lui est répondu que se sont les couleurs des compagnies qui sont projetées en mission outre-mer. Du coup, un petit cours sur les couleurs des compagnies nous est prodigué :

Blanc = 1 ère compagnie de combat.

Noir = 2 ème compagnie de combat.

Jaune = 3 ème compagnie de combat.

Carmin = 4 ème compagnie de combat.

Rouge = CCS (compagnie de commandement et des services).

Vert = CEA (compagnie d'éclairage et d'appui).

Bleu = 11 ème compagnie d'instruction.

Les passants de couleur de la compagnie sont portés sur la patte d'épaule gauche du treillis.

Les journées s'échelonnent les unes après les autres, il n'y a jamais de routine et les moments de détente sont rares pendant le service, de temps en temps, la possibilité de fumer.

Tous les déplacements s'effectuent au pas gymnastique, 1-2, 3-4. 1-2, 3-4. 1-2, 3-4.

Un matin, nous sommes emmenés à l'infirmerie pour une prise de sang pour déterminer nos groupes sanguins, (du coup, on échappe au footing matinal). La prise de sang est en fait un don du sang déguisé, à l'issue, nous aurons tout de même notre carte de groupe sanguin. C'est aussi dans cette même infirmerie que nous serons vaccinés, en l'occurrence, la TABDT, administration d'une piqure dans le dos par un infirmier qui soi-disant était soudeur dans le civil. Nous comprenons mieux avoir assez mal entre les épaules. Pour y remédier, nous effectuons des séances d'ordre serré, assez pénibles au début car balancer les bras fait mal. De plus, après le vaccin nous avons droit à un régime allégé, un bouillon clair, un morceau de pain et une orange, c'est peu vous me direz. Malgré cette frugalité, des petits malins réussissent à manger, qui un petit pain au chocolat, ou un autre une boîte de corneed beef, voire des sardines à l'huile. Seulement, il ne fallait pas se faire prendre.



LETTRE



Un matin après le rapport, le footing et la douche, direction le stand de tir, c'est notre première séance et nous sommes excités. Au préalable, nous avons participé à des ateliers de présentation des armes à feu, des divers calibres existants etc... Nous tirerons sur des cibles situées à 50 mètres avec le FSA, MAS MI 49/56, (Fusil Semi Automatique, Modèle 1949 modifié 1956, calibre 7,5 mm) avec des balles en bois peintes en rouge. C'est tout ce dont je me souviens.

Par contre, ce dont je me souviens, c'est de notre première sortie en ville un samedi après-midi après un mois de service. Il faut vous dire qu'à l'époque, le service durait jusqu'à midi le samedi. Une amélioration significative arriva ensuite, c'est-à-dire que le service s'arrêtait le vendredi à 18 heures, grâce à Charles HERNU, ministre de la Défense sous la gouvernance de Pierre MAUROIS après l'élection de François MITTERAND. Cet aparté étant fait, revenons à nos moutons. Nous pouvons enfin franchir le poste de garde à partir de 14 heures, bien entendu en tenue de sortie d'hiver. La suite est digne d'un vaudeville. Les plus pressés reviennent dépités, parce qu'il faut vous dire qu'au poste de garde a lieu une inspection féroce et très poussée concernant la tenue de chaque candidat au quartier libre. Premier barrage, Il faut se présenter à haute et intelligible voix. Mais pas seulement, il faut être en possession de ses papiers d'identité. Puis il faut relever les jambes de pantalon pour vérifier que l'on porte les mi-bas noir. Il faut aussi avoir le mouchoir blanc réglementaire propre et bien plié dans la poche gauche de la vareuse. Avoir la pochette contenant le fil kaki, le fil écru, les aiguilles et les boutons dans la poche droite. Muni de tout ce qu'il faut, nous sommes autorisés à franchir la barrière, étant entendu que le retour doit s'effectuer avant 22 heures. CASTRES est une petite ville, que personnellement je trouve un peu tristounette, mais que nous sommes heureux d'arpenter pour quelques heures, malgré une température assez frisquette.

D'après vous, que recherche le soldat en goguette après un mois de privations ? Dans l'ordre : les filles et la bouffe. Les filles c'est loin d'être gagné, reste la bouffe. Il y a quelques bons petits restaurants avec à la carte de bons produits de terroir local. Prudents, nous sommes quatre, nous retenons une table dans l'un d'eux pour le soir. Nous continuons de déambuler dans cette petite ville pour prendre nos repères, les commerces, la gare, le cinéma, les bistrotts, les restaurants. Il y a des roulottes qui vendent des hamburgers, des hot-dogs ou des parts de pizza. Mais pas une seule baraque à frites à l'horizon... Finalement, avant l'heure, nous entrons dans le restaurant ou nous avons retenu une table pour nous mettre au chaud. Ici, que ça sent bon ! c'est prometteur ! L'un de nous offre l'apéritif, pour moi, un Ricard (le premier depuis longtemps). Mais passons aux choses sérieuses, nous consultons la carte. À l'unanimité, nous optons pour une assiette de cochonnailles qui sera suivie par un cassoulet de CASTELNAUDARY, le tout arrosé d'un vin de GAILLAC. Quelle belle après-midi, quel régal ce repas, mais fini de rire, il faut rentrer avant l'heure, sinon, demain, nous serons corvéable à merci. Nous franchissons le poste de garde largement dans les temps. N'empêche que nous devons nous présenter, toujours à haute et intelligible voix et montrer le contenu de nos poches, tout va bien pour nous, nous retournons à la compagnie nous présenter à « la semaine » avant que le sergent de semaine fasse sa patrouille et note les retardataires pour les corvées du lendemain. Nous nous portons « mangeant » pour le petit déjeuner et le déjeuner.

Après le déjeuner, nous décidons d'aller au cinéma. Encore un passage ardu mais sans encombres par le poste de garde. À l'affiche, il y a « La guerre du feu » de Jean-Jacques ANNAUD. Encore un petit aparté : l'adjudant avait crû bon de nous faire octroyer une carte d'identité militaire ADL, (Au-delà Durée Légale), comme ça, nous n'avons pas obtenu la réduction pour les PDL, (Pendant Durée Légale). Étonnant ce film, surprenant, pas de dialogues, soit, mais des scènes très bien faites. Ce genre de film, nous a laissé pantois. Comme il nous reste du temps, parce qu'il faut rentrer avant 20 heures, nous décidons d'entrer dans un troquet prendre une consommation. Puis nous repassons par la place acheter des hot dogs que nous mangeons sur le chemin du retour. Voilà le compte-rendu de notre premier contact avec l'extérieur depuis que nous sommes incorporés.

Nos « classes » continuent, notre adjudant et nos gradés se relaient pour nous enseigner tout ce qu'il faut savoir et faire pour devenir des militaires acceptables pour l'instant.

Les jours se succèdent les uns après les autres sur un rythme toujours aussi rapide comprenant les intensives séances de sport qui alternent avec les séances d'ordre serré, suivies de maniement d'arme, etc... Les sorties sur le terrain deviennent hebdomadaires, elles s'effectuent toutes sur le Causse, un terrain militaire que nous arpentons en long en large et en travers.



LETTRE



8^{ème} RPIMa, cela veut dire 8^{ème} Régiment de Parachutistes d'Infanterie de Marine.

-Parachutistes, nous ne le sommes pas encore, nous nous y préparons sans appréhension. Quelques-uns, j'en suis, sont brevetés pré-militaire. (N° 0270186)

-Infanterie, celui qui fait partie de l'infanterie est un fantassin. Un fantassin ça ne fait que marcher par monts et par vaux, quelque soit le temps, en emportant sur son dos le sac Bergham qui scie les épaules. Le contenu de ce sac est vérifié avant toute sortie terrain. Dans ce sac, il y a : le sac de couchage, la parka, la peau de singe (caleçon et tricot de corps pour la nuit et ou pour la garde), les boites de ration de combat, le pain de guerre. Le bidon d'eau, parfois l'eau est remplacée par du café et pour les guerriers par du pinard (le Castelvin en sachet). Un ensemble de gamelles gigogne en aluminium. Il faut emporter le nécessaire à chaussures (cirage, brosse). Les affaires de toilette, car un para est toujours rasé de frais, à tout moment et en tout lieu. Les sous-vêtements et chaussettes de rechange sont facultatifs car les occasions de se laver et de se changer sont rares. Un soldat en opération qui sent le savon et l'eau de toilette est vite repéré. Voilà pour l'intérieur, maintenant, l'extérieur. Peu de choses, une demi toile de tente couleur sable avec ses trois piquets à virole, les sardines et une corde. Cette demi toile de tente assemblée avec celle de son binôme compose une toile complète ou l'on est à l'abri de la pluie, de la neige, du vent mais pas du froid. S'y ajoute un poncho en toile cirée de couleur verte. La demi tente et le poncho sont roulés à l'arrière du Bergham à l'aide de sangles. Le casque F1 chapeaute le tout, avec sa « salade » réversible automne/hiver. J'oublie la pelle US dont le manche dépasse du sac.

À notre incorporation, nous avons perçu trois treillis complets : un treillis satin pour les défilés, un treillis F1 pour la caserne et un autre F1 pour les sorties terrain que l'on porte avec un ceinturon et le brêlage tissu.

Pour notre premier bivouac, il nous a fallu creuser nos trous individuels de combat, cela dans un sol caillouteux. Une véritable performance pour obtenir une profondeur d'environ 30 centimètres, d'une longueur avoisinant approximativement les 1,60 m et d'une largeur d'un maximum de 60 cm. Tout cela, bien entendu dans un noir complet et dans un silence sépulcral qui s'entendait à des kilomètres. Les gravats servent à confectionner un parapet protecteur face à l'ennemi, à condition qu'il n'attire pas l'attention dudit ennemi. Ce n'est pas tout, il s'en est suivi le montage des tentes avec un alignement au cordeau s'il vous plaît. Encore une performance. Enfin, après la liste nominative des tours de garde, on peut prendre quelques repos sous la tente.

Grâce à nos réchauds de marque « Esbit » ou brûlent des sucres d'alcool, nos quarts de café fument enfin et nous attaquons nos rations de combat. Une ration de combat, c'est une boîte en carton de 19x12x6 cm qui contient selon la saison des sachets lyophilisés de lait et de café en poudre. Un sachet de gelée de groseille. Une barre de chocolat. Une boîte circulaire de miettes de thon ou de singe (corneed beef), une conserve de fromage Grosjean (fromage fondu), un ouvre boîtes en métal, un paquet de Gauloises « troupes », une fiole de quelques centilitres d'alcool blanc sans aucun gout. Une toute petite boîte de poudre de coco pour aromatiser l'eau de nos bidons et une tablette de cachets désinfectant pour le cas où il faudrait boire de l'eau suspecte. (à condition d'attendre plusieurs heures).

La section complète ne permettant pas de donner un tour de garde à tout un chacun, il y a donc des chanceux comme mon binôme et moi qui sommes exemptés pour la garde de nuit. Consciencieusement nous retirons nos rangers qui dormiront dehors, par-contre, nos fusils sont soigneusement mis dans nos sacs de couchage.

Réveil à 06 heures, nous poussons nos tronches endormies dehors pour reprendre nos rangers. Horreur ! Tout est blanc de givre. Se rechauffer est totalement pénible, nous avons l'impression de mettre des carcans glacés à nos pieds. Tant bien que mal, on petit déjeune en démontant nos demi tentes et nous reconditionnons nos sacs après un rapide brin de toilette et surtout rasage.

Les premiers pas de la progression sont presque douloureux, mais au fur et à mesure les pieds se réchauffent et nous finissons par oublier cet épisode qui nous servira de leçon.

D'ailleurs, pour la petite histoire, c'est la seule et unique fois que nous monterons la tente de manière réglementaire ou pas.



LETTRE



J'ai précédemment parlé de parachutistes et de fantassins, mais aussi de Marine. De Marine, nous y voilà. Avant 1958, les régiments de Parachutistes d'Infanterie de Marine (RPIMa), d'Infanterie de Marine (RIMa), d'Artillerie de Marine (RAMa), étaient dans l'ensemble des bataillons ou des régiments coloniaux. Ceux-ci n'étant pas métropolitains avaient plutôt vocation à être projetés Outre-mer (Afrique, Madagascar, Indochine).

Fermons la parenthèse, pour revenir à nos travaux d'instruction pour devenir de futurs paras. Les jours et les nuits se succèdent pour parfaire notre aguerrissement sur le terrain. Les progressions de jour et ou de nuit, (put.. les distances, bordel !!!), et la pluie, le vent, la neige, le froid. La vie de château en fait ! Les kilomètres se succèdent aux kilomètres sac au dos, et ce sacré FSA que l'on ne sait plus par quel bout prendre tant il est encombrant. (Si j'avo su, j'auro pas venu) disait l'autre.

Malgré tout, nos exercices sont accomplis et satisfont notre adjudant. Retour à Fayolle, mais pas pour se reposer. D'abord, le nettoyage des armes sous l'étroite surveillance de nos gradés qui font du zèle, prétextant les traces d'éléphant dans le canon de nos armes qui à force de les astiquer sont plus propre que quand on les a perçu. Mais ce n'est pas tout, il faut reconditionner tout nos impédimentas. Il ne faut plus aucune trace de boue, de poussières. Enfin, on peut se mettre au lit pour un repos bien mérité, nous semble t'il.

À peine une heure d'un lourd sommeil, nous sommes réveillés pour nous rendre dans une salle pour apprendre à chanter des chansons militaires pour défiler et d'autres plus grivoises. Comme nous sommes mal réveillés, chanter juste n'est pas possible, le cœur et la conviction n'y sont pas. Nous pouvons retourner nous coucher, en sachant que ce n'est que parti remise, on va nous attendre au tournant bientôt.

Les jours se suivent à un rythme toujours aussi soutenu. Nous avons commencé les BATIVAP, chaque initial concerne un mot et j'ai oublié ce que cela voulait dire. En réalité, ce sont des épreuves sportives assez poussées que nous devons accomplir pour être admis à aller à PAU. PAU IDRON, la Mecque des parachutistes, le lieu où nous recevons l'instruction théorique et pratique pour obtenir le « GRAAL », le Brevet Militaire Parachutiste. Mais nous n'y sommes pas encore, car il faut être sélectionné en passant avec succès plusieurs épreuves. Les pompes, tractions, abdos et autres joyusetés se passent plutôt bien. Le gros morceau, c'est le « 8 kil TAP », le test ultime qui consiste à parcourir 8 kilomètres en moins d'une heure en treillis rangers avec sac au dos de 11 kilos. J'ai personnellement réussi en 56 mn. Mon état d'esprit pour cette épreuve a été vers la fin une succession de rage de réussir et d'envie d'abandonner. Mais en apercevant la ligne d'arrivée, avec les copains déjà arrivés qui courent vers toi pour t'encourager, t'accompagner, t'applaudir, comme sur un col du TOUR de FRANCE... Tu jettes tes dernières forces, tout ce qui te reste pour ne pas les décevoir. C'est à ce moment précis que j'ai compris ce qu'était la FRATERNITÉ.

Ceux qui ont échoué, auront une seconde chance si ma mémoire est bonne.

D'ailleurs nos gradés, s'échangeant des regards complices, sont manifestement contents de notre réussite qui, disons-le, est aussi la leur. Il faut vous dire que nos gradés, sans oublier notre adjudant se relayaient jours et nuits pour nous encadrer, parfaire notre instruction, brutalement, c'est le jeu, mais sans brutalités. Nous étudier individuellement, nous connaître, savoir ce que nous valons, ceux qui sont les plus à même de réussir. Ils se concertent, ils ont lu nos dossiers, car dans la section, il n'y a pas que des enfants de Marie. Il y a parmi nous plusieurs personnes qui ont été en délicatesse avec la Justice. Ils sont là pour payer leurs erreurs et se racheter une conduite. Soit vous exécutez votre peine en milieu carcéral ou elle est commuée en cinq années chez les paras ou à la Légion étrangère. Une signature. C'était le deal de l'époque.

Plus des neufs dixièmes d'entre nous ferons parti de la prochaine promotion qui se rendra à PAU. Maintenant nous passons aux préparatifs pour nous rendre à PAU. C'est encore une énième revue de paquetage.

Un autobus militaire, un SAVIEM, reconnaissable à sa couleur kaki, avec nos affaires entassées dans les filets à bagages ou sur les banquettes, prend la route de PAU par un matin froid, sous un ciel bas. À notre arrivée, nous sommes répartis dans deux ou trois salles. Comme chauffage, il y a un poêle au fuel au centre qui a le plus grand mal à réchauffer un si grand volume dans lequel règne une froide humidité.



LETTRE



Les choses sérieuses commencent le lendemain, je fais parti du groupe que va instruire l'adjudant, lequel demande aux brevetés prémilitaire de faire l'impasse sur leurs 4 sauts effectués avant leur incorporation. En effet, pour obtenir le brevet militaire parachutiste, il faut effectuer 6 sauts. Alors, vaut-il mieux déclarer 4 sauts prémilitaires et 2 autres sauts à Pau, ou effectuer 6 sauts à Pau, (donc $6+4=10$) ? Par conséquent aucun de nous n'est prémilitaire. La première semaine, nous participons à une instruction théorique de pur parachutisme militaire. Nous étudions la composition du parachute principal, du parachute ventral : les élévateurs, les suspentes, bord d'attaque, bord de fuite, estrope, coupole, panneau, fuseau, etc... S'ensuivent les ateliers : percevoir les housses aux culs des véhicules, former les faisceaux, enfiler le harnais en évitant de croiser les sangles cuissardes car pendant le saut, gare à nos attributs. S'entraîner sans cesse au fameux « Roulé-boulé » du haut d'une... table.

Les manœuvres ne s'interrompent jamais. Apprentissage de la position de la sortie de la carlingue à partir d'une maquette au ras du sol. Le pliage sommaire, une fois l'arrivée au sol, un pouce dans l'estrope, le pépin enroulé en 8 autour des deux bras pour se rendre au lieu de rassemblement. Mais ensuite, c'est plus gratiné, nous passons aux agrès, vous savez, ces portiques par lesquels nous sommes attachés avec nos harnais pour nous familiariser avec les gestes de contrôle dès la sortie de l'avion. Écarter les élévateurs pour lever la tête et voir si tout va bien concernant la coupole. Apprendre à tractionner pour regarder derrière soi, tractions avant, arrière, à gauche, à droite selon d'où souffle le vent pour se préparer à arriver au sol dans les meilleures conditions.

Voilà qu'arrive le moment de passer à « la Brigitte », la tour de saut qui s'élève à environ une quinzaine de mètres. De là-haut, nous sommes « largués » à l'aide d'un câble pour apprendre à nous réceptionner au sol, menton sur la poitrine, bras croisés sur le ventral, jambes serrées, genoux un peu fléchis et pieds joints. Une phrase résonne encore à mes oreilles, « Ok freineur », injonction à nous jeter dans le vide. Cette semaine s'est passée à parfaire jusqu'à l'extrême la théorie et la pratique au sol.

La semaine qui va suivre sera d'une toute autre teneur. Une qualité première du para est la patience, car pour le saut, il est tributaire des conditions météorologiques. Mais autant qu'il m'en souviene, nous n'avons pas eu de problèmes particuliers avec la météo en ce mois de février.

Arrive le moment de notre premier saut, la perception des pépins est effectuée, nous sommes en colonne. L'ordre « Équipez-vous » est donné, ce que, déjà casqués nous faisons. « À droite-droite », l'équipe des largueurs passe pour vérifier chacun d'entre nous. Deux Transall, situés tout près lancent leurs moteurs et ouvrent les tranches arrières. Nous sommes toujours au « garde-à-vous », la main gauche en l'air qui tient le mousqueton et la main droite levant le rabat du ventral pour montrer qu'il est opérationnel, c'est-à-dire que si nous tirons la poignée rouge en cas d'incident de saut, il s'ouvrira parce que les élastiques permettront aux quatre rabats de libérer la voilure.

Ça sent l'essence brûlée et chaude. Nous embarquons en deux colonnes par la tranche arrière. Les largueurs nous répartissent aux quatre câbles A, B, C, D. Nous pouvons maintenant nous asseoir. L'avion roule sur le tarmac puis s'immobilise, il fait son point fixe, lâche les freins. Nous sentons qu'il quitte le sol, il vole. J'ai déjà sauté, mais comme la plupart d'entre nous, je n'ai plus beaucoup de salive dans la bouche. L'avion prend de l'altitude et après plusieurs circonvolutions il se stabilise, nous sommes probablement à 400 mètres pour le largage. Exact. « Debout, relevez les sièges, accrochez ». Les largueurs vérifient maintenant le mousqueton et son aiguille accrochée au câble et si la SOA est bien positionnée pour éviter « La cravate ». Les largueurs ouvrent les deux portes latérales, la température dans la carlingue baisse. La lumière est rouge. Les premiers des câbles A et D, en position. Le rouge s'éteint remplacé par le vert accompagné de la sonnerie. « Go, go, go go... ». Les deux câbles sont ok. À notre tour, nous allons dans quelques secondes nous balancer entre ciel et terre pour le premier des six sauts du brevet militaire. Nous sommes tous sortis, quelques uns ont hésité, c'est humain, sauter en parachute n'est pas quelque chose de naturel. Oui, sachez qu'il y a deux appréhensions, celle de passer la portière et celle de refus du sol, qui à mon avis est la plus grave occasionnant des blessures qui entraînent parfois des inaptitudes TAP.

Les cinq autres sauts s'échelonnent sans pour autant échapper aux corvées, au footing, aux autres contraintes du service.



LETTRE



Les autres sauts sont effectués sans report pour cause de météo défavorable ou d'indisponibilité des Transall. Il s'en est suivi deux autres sauts « normaux », puis celui avec ouverture du ventral. Le saut avec une « gaine », qui pour moi contenait une planche pour simuler une AA 52. Durant ce saut, mon casque a été arraché par l'arrière, mon nez et mes oreilles n'en sont pas sortis indemnes. Après le compte-rendu de perte, malgré des recherches sur la DZ, je ne l'ai pas retrouvé. Pour finir, un saut de nuit, qui nous fera prendre conscience qu'il n'est pas si facile que ça de rejoindre son point de rassemblement.

De mémoire, il y a eu très, très peu de refus de saut. Évidemment, tout à notre joie, nous ne pensions pas à eux. Nous nous préparions plutôt à recevoir notre brevet. Le groupe dont je faisais parti était sous les ordres de l'adjudant B qui vivait quasiment avec nous. Ce moment tant attendu de la remise des brevets est enfin arrivé. Nous sommes en rang par ordre alphabétique. Notre adjudant « dépuccelle » chaque brevet, ce qui veut dire qu'il plie légèrement les ailes avant de nous le remettre. Je porte désormais le brevet militaire parachutiste n° 463008.

Avant de partir rejoindre CASTRES, il s'est passé un événement qui nous donna la solution des multiples petits vols que tout un chacun eut à se plaindre depuis notre incorporation. Un dénommé B de PERPIGNAN s'est fait surprendre à voler de l'argent dans le portefeuille d'un copain. Notre adjudant est mis au courant des faits. L'adjudant B convoqua B qui avoua qu'il en était l'auteur. B, après le footing ne prenait pas de douche, contrairement à nous, ce qui lui permettait de fouiller nos affaires et ainsi de subtiliser montres, argent, bijoux, etc... qu'il refourguait à un pote de la 3^{ème} compagnie. Inutile de vous dire que B passa un sale quart d'heure. Nous avons fait cercle autour de lui et de notre adjudant qui avait retiré ses galons. Vous savez ce que cela veut dire et personne ne s'est fait l'avocat de B. Ce dernier a rejoint CASTRES sous bonne garde, a effectué quelques jours de taule et a été remis à la Maréchaussée, on n'a plus entendu parlé de lui. Quand je vous disais qu'il n'y avait pas que des enfants de Marie chez nous.

Nous sommes maintenant rendu à notre compagnie, tous auréolés que nous sommes d'un bonheur indicible, sachant qu'après trois mois de service, nous allons avoir droit à notre première permission. Notre fébrilité est toutefois atténuée par nos gradés qui modèrent parmi nous des tempéraments que notre extrême jeunesse peut excuser.

Nous sommes en possession de nos billets de train, de notre permission qu'il faudra montrer aux gendarmes pour le cas où nous serions contrôlés. C'est avec une certaine fierté que nous passons le poste de garde avec notre tenue d'hiver qui cette fois comporte le brevet. Que dire d'autre, nous étions tout simplement joyeux en cheminant vers la gare.

J'arrive enfin gare de DUNKERQUE à une heure avancée de la nuit. Il y a trois mois que je suis parti d'ici, cela me semble des années. Dans une cabine je téléphone chez ma fiancée. Mon futur beauf, sa femme et ma fiancée arrivent dans quelques minutes. La gare de DUNKERQUE est un lieu interlope, je suis rigide dans ma tenue avec mon bagage à mes pieds. Sous mon béret rouge j'affecte une mine des mauvais jours, pour le cas où on viendrait me « chercher des crosses ». On me considère plutôt avec respects, avec même des filles qui s'exclament par des « Oh, un para » ! (Ce qui probablement ne serait plus le cas aujourd'hui).

Mon récit prend à ce moment une fin provisoire, parce que j'ai d'autres faits à vous relater, si vous le voulez bien. Daniel, pour vous servir... Vers d'autres aventures...



Daniel SALOME





**COMMISSION NATIONALE
DÉVELOPPEMENT & PROSPECTIVE**

**RÉFLEXIONS
CONCERNANT
L'IMPACT DE L'ÉPIDÉMIE covid-19
SUR LES ORDRES NATIONAUX**

V2 déf., 18 mai 2020

**Au conseil d'administration
et aux présidents de section**

La commission nationale Développement & Prospective de l'Association nationale des membres de l'Ordre national du Mérite (ci-après ANMONM) a pris connaissance avec étonnement, dans le compte-rendu du Conseil des ministres du 13 mai 2020, du paragraphe « La reconnaissance de la Nation à l'égard de ceux qui se sont dévoués lors de l'épidémie de covid-19 » présentée par le Premier ministre.

Bien sûr elle ne peut qu'approuver l'objectif du Président de la République, Grand Maître des Ordres nationaux, « de récompenser celles et ceux dont l'engagement aura été méritoire », permettant au quotidien dans notre pays la prise en charge de nos compatriotes contaminés et la poursuite des activités de première nécessité.

C'est sur les modalités de distinction des intéressés et singulièrement leur impact sur l'Ordre national du Mérite (ci-après ONM) que les membres de la commission émettent les sérieuses réserves ci-dessous, en ce qu'elles présentent de graves risques d'effets négatifs pour l'Ordre et pour l'ANMONM.

□ - La promotion civile dans l'ONM de mai 2020 est reportée. Nos compatriotes méritants qui devaient recevoir cette distinction en seront donc privés, de façon assez injuste : en effet, quand ce report a été annoncé aux préfetures à la mi-mars, le décret fixant la promotion du 15 mai était prêt et pouvait être promulgué comme à l'habitude et sans aucun effet sur « La reconnaissance de la Nation à l'égard de ceux qui se sont dévoués lors de l'épidémie de covid-19 ». Celle-ci n'a été mise en forme qu'ultérieurement au plus haut niveau de l'État et pouvait donc faire l'objet d'une promotion exceptionnelle dans l'ONM, du type de celles qui interviennent régulièrement (par exemple : décret du 10 avril 2018 portant promotion spéciale des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver de PyeongChang). Le préjudice pour l'ANMONM sera très significatif car ce sont essentiellement les nommés et promus des promotions annuelles dans l'ONM qui viennent renforcer ses effectifs et donc sa représentativité au service de l'Ordre.

□ - La promotion civile dans l'ONM de mai 2020 sera regroupée « avec la promotion ultérieure sur la base d'un contingent annuel » (compte-rendu du Conseil des ministres du 13 mai). On veut bien espérer : - que les effectifs de la promotion de mai seront intégralement reportés sur cette « promotion ultérieure », malheureusement le compte-rendu ne le précise pas ; à défaut, nos compatriotes méritants qui en font partie seraient doublement pénalisés et l'ANMONM également ; - que cette « promotion ultérieure » sera celle, habituelle, de novembre : malheureusement le jour même du Conseil des ministres, la Porte-parole du gouvernement faisait état d'une promotion unique de l'ONM et de la Légion d'honneur au 1er janvier 2021, prioritairement réservée à « ceux qui se sont dévoués lors de l'épidémie de covid-19 ». Ainsi : - doit-on comprendre qu'il n'y aura aucune promotion dans l'ONM en 2020 ? - tous les presentis des promotions de mai et novembre seront-ils bien repris dans la « promotion ultérieure » de fin d'année 2020 ? - n'y a-t-il pas à redouter un nouvel impact négatif -après celui de la réduction des contingents de 2018- sur le délai moyen de traitement des mémoires de proposition, de plus de deux années aujourd'hui ? L'ANMONM ne peut que s'inquiéter d'une mesure aussi préjudiciable pour elle qu'injustifiée.



LETTRE



□ - Le compte-rendu du Conseil des ministres du 13 mai mentionne que la « promotion ultérieure » unique évoquée au § ci-dessus comprendra « une part importante de personnes ayant contribué à la lutte contre le virus ». L'ANMONM note avec intérêt que sont cités : « le personnel soignant, les personnels des administrations et des services publics, des entreprises, des commerces ou de simples bénévoles, les personnels ayant contribué à la lutte contre le virus à tous les niveaux et dans tous les domaines d'activités, les infirmiers ou les aides-soignants, les aides à domicile, les personnels des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, les caissières de supermarché, bénévoles associatifs, pompiers, policiers ou gendarmes ». Toutefois l'équilibre entre les représentants de toutes les catégories socio- professionnelles de la population française -caractère d'universalité recherché à la création de l'ONM- ne risque-t-il pas d'être mis en cause par la présence d'un groupe de décorés à forte dominance, aussi méritants soit-il ? D'où l'intérêt de promulguer de préférence la promotion spéciale dont il est fait état au § □ ci-dessus ?

□ - Il a également été décidé de reporter les propositions relatives aux personnels militaires d'active et de réserve qui seront regroupées dans une promotion datée d'octobre prochain. C'est donc la même pénalisation que pour la promotion civile de mai 2020 qui va affecter ces personnels, pour ceux qui étaient distingués dans la promotion dont le décret est habituellement publié le 1er mai, sans doute prêt depuis plusieurs semaines. On en vient à s'inquiéter des personnels militaires qui sont habituellement distingués dans une promotion début novembre et dont il n'est fait aucune mention dans le compte-rendu du Conseil des ministres du 13 mai dernier. Les raisons de ce report n'apparaissent pas clairement dans la mesure où il touche l'ensemble des forces armées, alors que les personnels militaires qui sont intervenus lors de l'épidémie de covid-19 -en nombre limité, rapportés aux effectifs militaires totaux- appartiennent à des unités bien précises faciles à identifier.

□ - Enfin l'ANMONM s'étonne de voir que l'on prévoit de faire appel à la Médaille d'honneur des Épidémies, une décoration créée en 1885 -mais dont l'origine remonte à ...1832 !- pour témoigner « la reconnaissance de la Nation à l'égard de ceux qui se sont dévoués lors de l'épidémie de covid-19 ». Après la création controversée de la Médaille nationale de reconnaissance aux victimes du terrorisme, ne va-t-on pas à l'encontre de l'évolution historique voulue par le général de Gaulle, fondateur de l'ONM en 1963, quand il supprima seize Ordres de décoration pour créer l'ONM ? Il est dit dans le compte-rendu du Conseil des ministres du 13 mai que la gestion de cette médaille sera confiée au Premier ministre : on espère que seront évités les problèmes de protocole et d'acceptabilité générés en 2016 par la création de la Médaille nationale de reconnaissance aux victimes du terrorisme. Introduira-t-on une hiérarchie dans les décorés à partir des trois grades -bronze, argent, or- de cette médaille ou bien sur la base des deux autres Ordres nationaux plus cette médaille ? On rappelle l'existence de la Médaille d'honneur pour acte de courage et de dévouement et ses cinq grades, qui pouvait sans doute répondre au besoin ?

En conclusion, l'ANMONM tient à rappeler que l'ONM a déjà fait l'objet de mesures qui lui sont très défavorables : suppression de la remise solennelle des brevets en préfecture, forte réduction des contingents annuels par le décret n° 2018-29 du 19 janvier 2018 (qui a fait l'objet d'un avis de l'association le 6 février 2018), etc.

Elle souhaiterait qu'il soit davantage tenu compte, dans les décisions prises pour la gestion de cet Ordre, de la qualité de ses actions, des services qu'elle rend et du dévouement de ses bénévoles au service des valeurs du deuxième Ordre de décoration national français, dans le cadre d'un authentique partenariat.

Enfin malmener l'ONM, créé par le général de Gaulle, et l'ANMONM qui n'a d'autre objectif que de promouvoir son image et de le faire vivre, en cette année 2020 de triple commémoration de la naissance, de l'Appel et de la disparition du Général semble bien malvenu...